

QUELQUES REMARQUES SUR LES CANTIQUES POPULAIRES

DIVORCE ENTRE LA LITURGIE ET LE CANTIQUE

Quand on cherche les rapports qui existent entre liturgie et cantique populaire, la première constatation qui s'impose, c'est, hélas ! qu'ils n'ont guère de rapports ; les liens qui devraient les rattachés l'un à l'autre sont distendus ; pendant trop longtemps, il y a eu entre eux divorce.

A mesure, en effet, que la liturgie cessait d'être vécue par le peuple de Dieu, qu'elle cessait d'être populaire, par une sorte de revanche, le peuple chrétien se réfugiait dans le chant des cantiques. Tel d'entre nos évêques évoquait naguère les années de son petit et de son grand séminaire : jamais on n'y dialogua la messe, mais chaque jour que Dieu donnait on chantait, à la messe, des cantiques... qui n'étaient rien moins que liturgiques.

Par un juste retour des choses, les cantiques échappaient à peu près complètement à l'influence vivifiante de la liturgie. Forcée de se détacher de la *Lex orandi*, la piété populaire ne pouvait que s'atrophier. Elle sombra dans le sentimentalisme fade et doucereux, dans un anthropocentrisme individualiste, dans l'inconsistance doctrinale.

Sentimentalisme.

Il serait instructif de parcourir un manuel de cantiques d'il y a seulement trente ans. On en rapporterait non pas une glane, mais une moisson de couplets fades, tout un répertoire d'amour efféminé qui vraiment se trompe d'objet.

*Je le sens le Dieu d'amour,
Sa sainte présence remplit mon cœur...*

*J'ai senti sur ma lèvre brûlante une douce rosée,
Du ciboire entr'ouvert tombant jusqu'à mon cœur...*

*Je m'attendris, sans trouble et sans alarmes,
Amour divin, je ressens tes langueurs,
Heureuses larmes, aimables fleurs...*

*Mon doux Jésus, ne paraît pas encore...
Trop longue nuit, dureras-tu toujours ?*

Pour avoir réagi notablement contre ces mièvreries, nos manuels modernes n'arrivent pas facilement à s'en purger complètement. On trouve dans un manuel récent :

Dans ta tendresse,
Tu viens, Jésus...
O joie extrême,
O doux émoi,
Le ciel lui-même
Descend en moi.

Dans le même manuel, une série de cantiques de communion dont les couplets commencent tous par les paroles suivantes :

Il va venir...

avec, comme pendant :

Il est venu...

ou encore :

Il est là, mon Jésus...

Ces cantiques sont plus chantés qu'on ne pourrait le croire. N'est-ce point au prédicateur liturgique qu'il revient de réagir et de faire nettement réagir contre ce genre de cantique ? Proposons et faisons chanter des cantiques qui puissent dans l'inspiration liturgique une religion virile et profonde.

Anthropocentrisme.

Tout ce sentimentalisme envahissant porte préjudice au culte de Dieu. Au rebours du Précurseur qui se donnait pour

consigne de diminuer pour que le Christ grandisse, ici c'est le moi de l'homme qui grandit, au détriment du Dieu vivant.

Le *Regi saeculorum immortalis et invisibili, soli Deo honor et gloria*, que fait retentir la liturgie, a été escamoté, et nous entendons les soupirs insatisfaits d'une espèce de vieux garçon... ou de vieille fille avide de bonheur et tout centrés sur leur moi :

Dieu que j'adore, fais toujours mon bonheur...
Viens par ta présence combler tous mes vœux...
L'eucharistie, c'est mon bonheur...

La messe elle-même n'existe guère que pour le bénéfice de l'homme et pour sa consolation, pour son avancement spirituel... L'ordre des valeurs est renversé : Dieu au service de l'homme.

Qu'on est loin de la sobriété sacrale des orientations théocentriques de la messe! N'est-ce point le besoin de rejoindre Dieu par les vertus théologales qui fait goûter au peuple chrétien le chant, qu'on retrouve presque dans toutes les paroisses : *Je crois en toi, mon Dieu.*

Inconsistance doctrinale.

L'orientation de la louange vers le Père (*Suscipe, sancte Pater... Te igitur, clementissime Pater... Tibi Deo Patri omnipotenti... omnis honor et gloria*) est escamotée!

Il est juste de reconnaître qu'à cet égard les derniers manuels de cantiques présentent un progrès notable : Besnier n'a-t-il pas tout un chapitre de louanges divines?...

La médiation essentielle du Christ, le *per ipsum et cum ipso et in ipso*, cette voix totale du Christ Tête et membres, sait-on qu'en l'omettant on risque de tomber dans une sorte de théologie naturelle acceptable pour des païens... Quand on pense que saint Augustin ne pouvait pas chanter un psaume sans remplacer mentalement le « Je » de l'auteur inspiré par le « nous » du Corps mystique, même pour un psaume comme le *Sicut cervus ad fontes aquarum* qui semble n'exprimer que le désir intimement personnel de l'âme avide de son Dieu : « Il s'agit bien d'un sentiment person-

nel : *Non est unus homo, sed unum Corpus est : Corpus autem Christi Ecclesia est.* »

Et, pour le dire en passant, ne gagnerait-on pas à interpréter ainsi aux fidèles des cantiques profondément religieux comme *Plus près de toi, mon Dieu*? Il ne s'agit pas d'éliminer tous les cantiques où le pronom « Je » a la première place et de ne garder que les cantiques où le « nous » communautaire est mis en relief. Il s'agit de former nos fidèles et de leur rappeler sans cesse que si notre prière est une prière de « membres », bien davantage encore notre chant.

Individualisme.

Ce qui manque encore à nos cantiques, c'est d'exprimer cette emprise souveraine de ce Pain créateur d'unité, ce rayonnement de l'Agapè chrétienne qui, d'une foule anonyme et sans lien, fait un peuple, le peuple de Dieu. Ce genre de cantiques, on peut dire qu'il n'existe à peu près pas.

Ne pourrait-on chanter en évoquant la Didachè :

O Père saint et tout-puissant,
 Nous t'offrons cette pure hostie,
 Belle farine de froment
 Dont tu feras le pain de vie.

Nous sommes le froment divin,
 Mûri partout sur les collines,
 Mais dont il faut broyer le grain
 Pour n'avoir plus qu'une farine...

Nous sommes tous un même Corps,
 Et cet Amour qui nous rassemble,
 Membres du Christ, exige encor
 Que nous soyons offerts ensemble.

Et comme réplique, à la communion :

Nous allons manger ensemble
 Le vrai Pain de l'unité,
 Et l'Amour qui nous rassemble
 Nous fait vivre en Chrétienté.

Refrain

En mangeant le même Pain,
 Que le même Amour divin
 Nous unisse à notre Père,
 Nous unisse à tous nos frères.

Perspectives rétrécies.

Ce qui manque encore à nos cantiques, c'est la mise en valeur de l'aspect eschatologique du sacrifice eucharistique, cet appel au Christ qui doit venir!

Non, on regarde en arrière; il semble que la messe ne soit que le mémorial d'un passé dramatique et dramatisé.

Non pas *Mara Natha*, mais :

Le voici, silence!
 Oh! quelle faveur!
 Mon Jésus s'avance,
 Il est dans mon cœur...
 Je tiens Celui que j'aime,
 Oh! que je suis heureux!

A noter aussi en passant la prépondérance des cantiques de mission — soit cantiques principalement sur les fins dernières —, prépondérance sur des cantiques qui exprimeraient notre fierté de fils de Dieu, nos attitudes filiales de baptisés...

Enfin, au lieu de rendre gloire au Christ, chef de la création, le Christ de saint Paul, le Christ de la Pâque universelle, soumettant progressivement à son règne toute l'humanité et toute la création, et la remettant finalement aux mains de son Père, un Christ qui dit : *Ego vici mundum*.

Non, on s'endolorit à chanter des strophes souffreteuses...

Donc, en premier lieu, il faut à tout prix que les cantiques populaires soient placés à nouveau sous l'influence vivifiante de la liturgie. Elle leur réapprendra les orientations chrétiennes fondamentales.

L'essentiel est là, la forme artistique — paroles et mélodie — viendront d'elles-mêmes. Le poète et le musicien n'auront qu'à laisser chanter en eux le mystère chrétien qu'ils auront

redécouvert et qui, par eux, s'incarnera en des formes appropriées, simples et inspirées...

Ici viendraient utilement toutes les remarques pertinentes du R. P. Gélineau, que nous donnaient le cahier n° 7 et le cahier n° 11 de *La Maison-Dieu*, sur la technique du cantique, sur les conditions d'un renouveau qui tienne compte des exigences du génie français et des difficultés de notre langue lorsqu'il s'agit d'ajuster ses accents au rythme de la mélodie. Trouverait-on dans nos recueils un seul cantique bien rythmé, les syllabes sonores étant toujours placées sous les temps forts et non sous les temps faibles?... « C'est là une pierre d'achoppement et un obstacle presque infranchissable », déclarait naguère un professeur de l'école César-Franck.

Conclusions pratiques.

1. Être bien persuadé qu'il y a à faire une *révolution du cantique*, que cette révolution dépend pour beaucoup des prédicateurs liturgiques.

2. Ce renouveau sera dans la ligne de l'Église, s'il s'inspire de la liturgie, s'il remplace le sentimentalisme par une religion virile et forte, le souci de l'homme par le sens de la grandeur et du culte du Dieu vivant, l'individualisme par l'orientation communautaire.

3. Ne pourrions-nous pas, en chaque session liturgique, laisser aux paroisses deux ou trois chants au moins, dans lesquels se cristallisent les idées que nous voulons faire passer (par exemple un chant type de communion). Chaque fois que plus tard la paroisse reprendra ce chant, c'est tout un halo de l'enseignement entendu qui s'éveillera à chaque strophe.

J. SERVEL, O. M. I.